

V.^e ORDRE.*Des Maladies muqueuses (Profluvia).*

LE cinquième ordre des maladies fébriles est composé de deux genres qui n'ont aucun rapport l'un avec l'autre, si ce n'est l'évacuation d'une certaine quantité de mucosité. Mais le siège de la maladie, la nature des symptômes, et la méthode de cure n'ont rien de commun. Il faut donc les traiter séparément

1.^{er} GENRE.*Du Catarrhe.*

Le *Catarrhe* est une maladie dont le principal caractère est une irritation de la membrane qui tapisse le nez, la gorge, la trachée artère et les bronches, irritation qui donne lieu à l'éternuement, au larmolement, à l'enchifrènement, à l'enrouement, à la toux, et à l'oppression, selon que l'irritation a son siège dans la partie supérieure, moyenne, ou inférieure de cette membrane. Cette irritation est quelquefois très-légère; elle ne produit alors qu'un simple *rhume de cerveau*, ou de *poitrine*. Souvent au contraire elle est assez grave pour produire de la fièvre. C'est ce

qu'on appelle une *fièvre catarrhale*, maladie dont les symptômes peuvent avoir un tel degré d'intensité qu'il n'y a aucune ligne de démarcation bien prononcée entre la fièvre catarrhale et l'inflammation de poitrine.

La membrane qui est le siège du catarrhe est naturellement tapissée d'une mucosité qui la garantit des impressions trop vives. L'irritation produite par le catarrhe en tarit d'abord la source. Il en résulte de la sécheresse, des efforts continuels et douloureux, mais inutiles, pour moucher et cracher. Mais ensuite l'irritation augmente l'action des vaisseaux qui produisent la mucosité. Elle devient abondante, d'abord âcre et séreuse; mais peu à peu elle s'épaissit, et la morve ou les crachats viennent avec facilité; c'est ce qu'on appelle un *rhume mûr*.

Les crachats sont quelquefois si abondans et si épais que la difficulté de les expectorer entretient la toux, donne de l'oppression, de l'angoisse, des douleurs vagues dans la poitrine. La pituite remplit alors les bronches au point de menacer le malade de suffocation, et gêne tellement la circulation par l'embarras des poumons qu'il en résulte quelquefois un épanchement de sérosités dans les extrémités, dans la cavité du thorax, ou dans les cellules

même des poumons. Cette espèce de catarrhe porte le nom de *catarrhe des vieillards*. Souvent cette incommodité devient habituelle, et dure des années de suite. Le malade tousse et crache, sinon perpétuellement, au moins tous les matins, et ce n'est qu'après avoir rendu une grande quantité de pituite qu'il a quelques intervalles de repos. J'ai connu des personnes qui en rendoient ainsi de cinq à huit onces par jour, pendant plusieurs années de suite.

Les causes occasionnelles du catarrhe, sont :

1. Le *froid et l'humidité*, tant de l'air qu'on respire, que de celui qui nous environne et du terrain sur lequel on marche. Ce n'est pas le froid absolu qui enrhumé, mais le froid relatif, d'où il suit qu'on peut y être exposé en été comme en hiver. L'habitude, c'est-à-dire, la longue durée d'un catarrhe ou sa fréquente répétition, augmente à cet égard la susceptibilité des malades. — Cette espèce de catarrhe a la plus grande analogie avec le rhumatisme vulgaire. Il est produit par les mêmes causes et presque toujours compliqué de douleurs (de la même nature que celles qui caractérisent le rhumatisme) dans les muscles du col et de la poitrine. C'est à une complication de ce genre, qui ressemble par les douleurs,

la toux, la fièvre et l'oppression, à une inflammation de poitrine, qu'on a donné le nom de *fluxion de poitrine* ou *peripneumonie bâtarde*.

2. La *Contagion*. On voit tous les quatre ou cinq ans des catarrhes éminemment épidémiques et contagieux, dont on ignore l'origine, qui quelquefois parcourent rapidement toute l'Europe, si ce n'est le monde entier, qui affectent la presque totalité des habitans de la ville ou du village où ils pénètrent, donnent aux uns de simples rhumes de cerveau ou de poitrine très-légers et promptement terminés, à d'autres des fièvres catarrhales plus ou moins graves; les personnes disposées à l'asthme ou à la phthisie en sont particulièrement menacées, et il en meurt un grand nombre dont la vie auroit probablement été prolongée de quelques mois ou de quelques années sans cette circonstance. Ces épidémies portent le nom de *grippes* ou *influenzas*. Quoiqu'elles fassent assez de ravages parmi les vieillards et les personnes mal disposées, la maladie qui en résulte est pour l'ordinaire assez légère, et ne dure pas long-tems, parce que l'habitude qui augmente la susceptibilité des malades relativement à l'impression du froid la diminue relativement à

celle de la contagion (1). Aussi ces catarrhes ne durent communément que quelques jours, et l'épidémie gagnant avec une grande rapidité tous les habitans du lieu, sans se renouveler, cesse au bout de quelques semaines.

Le catarrhe étant toujours, quelle que soit son origine, analogue par ses premiers symptômes aux maladies inflammatoires, exige au commencement, presque dans tous les cas, un régime antiphlogistique plus ou moins sévère, et si les douleurs sont vives, si le pouls est plein, dur ou fréquent, surtout si le malade est dans la force de l'âge, on doit avoir recours

(1) Dans l'une des îles Hébrides (Saint-Kilda), dont les habitans n'ont que peu ou point de communication avec les autres îles, ou avec le continent, l'on assure que toutes les fois que quelqu'étranger y aborde, ce qui n'arrive guères qu'une fois l'année, mais à des époques différentes, tous les habitans de l'île, jeunes et vieux, sans exception, deviennent enrhumés, les uns plus, les autres moins; ce que le Dr. Cullen attribuoit à un principe de contagion, que les habitans du continent portent constamment avec eux, mais auquel ils sont tellement accoutumés, qu'il ne les affecte que lorsqu'il acquiert un certain degré d'intensité, tandis que les habitans de l'île dont je parle, en sont facilement atteints, parce qu'ils n'en ont pas l'habitude. Voyez sur ce fait: *The History of Saint-Kilda, by the Rev. Kenneth Macaulay. in-8. Lond. 1764, p. 200-210.*

à la saignée , aux remèdes tempérans , et en cas d'oppression aux vésicatoires. Mais indépendamment de ces moyens généraux, le traitement doit être dirigé d'après plusieurs indications très-différentes. Car ,

1.^o Comme il y a lieu de croire que la suppression de la transpiration, conséquence ordinaire du froid et de l'humidité , contribue beaucoup à l'irritation catarrhale , il y a lieu de croire aussi que le rétablissement de cette sécrétion peut sinon faire cesser tout d'un coup la maladie , en diminuer au moins beaucoup la violence et en abrégér la durée. Sous ce point de vue , les boissons chaudes, le petit-lait au vin, une légère infusion de fleurs de sureau, le kermès minéral etc. (N.^o 45.), indépendamment de la réclusion, dans une chambre bien garantie des courans d'air, et de la gestation continuelle d'un gilet ou chemisette de laine sur la peau , sont les premiers remèdes recommandés.

2.^o Comme l'organe affecté est par l'effet de la maladie dans un état de sécheresse et d'irritation, qui augmente beaucoup la toux, il faudroit pouvoir lui rendre la mucosité qui le tapisse et le garantit dans l'état de santé des impressions extérieures. C'est ce à quoi l'on parvient jusqu'à un certain point par l'usage

des démulcens, tels que les gommés pures ou combinées avec l'huile (N^{os}. 43, 44.), les jaunes d'œufs, les sirops, les tablettes, les linctus, les infusions ou décoctions pectorales d'herbes, de racines, de semences, de fleurs ou de fruits mucilagineux et doux, etc. remèdes qui agissent directement sur la membrane de la bouche et du gosier, et indirectement par sympathie sur la trachée artère et les bronches.

3°. Comme la toux est elle-même une grande cause d'irritation par l'insomnie et la fatigue qu'elle produit, il faut tâcher de la calmer, en diminuant la sensibilité de l'organe, au moyen des anodins, soit en dose complète le soir, soit en petites doses fréquemment répétées dans le jour.

4°. Comme lorsque le rhume est mûr, une des causes principales qui l'entretiennent et le prolonge, est l'abondance avec laquelle se forme la phtuë, il faut tâcher de la réduire par des remèdes propres à augmenter les autres sécrétions, tels que les laxatifs ou les diurétiques doux, les eaux de Seltzer, la manne, le sucre de lait, etc.

5°. Comme la difficulté de l'expectoration est encore une des principales causes qui aggravent le catarrhe, il faut la faciliter par le tartre stibié

(N°. 46.), l'ipécacuanha, la squille, la gomme ammoniacque (N°. 86), le seneka (N°. 47.) et d'autres stimulans dont l'action se porte particulièrement sur les bronches. Je ne sais si c'est à ce titre que le lierre terrestre, soit en infusion, soit en poudre ou en électuaire avec la conserve de lys (N°. 48.) réussit souvent parfaitement bien.

6°. Enfin, comme le relâchement des vaisseaux et l'atonie qui succède à leur irritation sont souvent le principal obstacle à la cessation de la toux, les toniques, tels que le vin d'Espagne, la résine de kina (N°. 87), la myrrhe, le baume de Tolu, etc. (N°. 49 et 50) sont souvent très-utiles : le lichen d'Islande dont nous voyons les meilleurs effets, est tout à la fois tonique par son amertume, et adoucissant par son mucilage (N°. 88). L'ipécacuanha en très-petites doses a aussi un effet astringent équivalent à celui des toniques, et qui en fait souvent un très-bon remède sur la fin des vieux rhumes.

Le catarrhe chronique, surtout si le malade est disposé à la phthisie ou à l'asthme, doit être traité en considération de ces maladies, et par les moyens de guérison qu'elles exigent.

Les *prophylactiques* sont les mêmes que pour le rhumatisme, la laine ou le coton sur

la peau, le lait d'ânesse et les bains froids par immersion, à quoi on doit ajouter un exercice modéré fait tous les jours en plein air, quelque temps qu'il fasse, en se garantissant bien du froid et de l'humidité, par de bons vêtemens et une bonne chaussure fréquemment renouvelée.

2.^d GENRE.

La Dyssenterie.

La dyssenterie est une maladie grave et souvent mortelle, qui se manifeste par de fréquens ténesmes, des évacuations glaireuses et sanguinolentes, de grandes douleurs dans les intestins, surtout dans le rectum, et une fièvre plus ou moins aiguë, qui a de la disposition à devenir maligne. La dyssenterie est fréquemment épidémique et contagieuse, produite par les mêmes causes que les fièvres intermittentes et rémittentes, funeste surtout aux armées. A Genève, elle est presque toujours sporadique, rarement maligne, et plus rarement encore contagieuse, quoique dans les villages voisins, et surtout dans le Pays-de-Vaud, elle ait souvent le même caractère de malignité et de contagion qu'en d'autres pays.

La cause prochaine de cette maladie paroît

être un resserrement inflammatoire du rectum à son origine, lequel empêche le passage des grosses matières, et occasionne dans la partie inférieure de l'intestin une irritation érysipélateuse. Lorsque le malade commence à faire de véritables matières fécales, c'est communément le prélude d'une guérison prochaine. Quelquefois la maladie devient chronique, et dégénère en une fièvre lente, entretenue par l'ulcération de l'intestin. Quelquefois aussi l'inflammation devient gangréneuse. Alors les douleurs cessent, l'hémorrhagie augmente, et le malade meurt promptement de faiblesse. Mais ces accidens sont rares, et pour l'ordinaire la dysenterie se guérit fort bien ici dans l'espace de 8 à 15 jours.

Voici le traitement qui m'a le mieux réussi. Je mets le malade à un régime antiphlogistique assez sévère. Je lui fais donner pour boisson, de l'eau de veau ou de poulet avec un peu de riz et d'amidon. Je lui administre dès les premiers jours un ou deux vomitifs composés d'un denier d'ipécacuanha (1). Je lui fais donner

(1) Ce remède opère quelquefois la guérison de la dysenterie presque instantanément. J'en ai moi-même éprouvé cet heureux effet dans une maladie de ce genre que j'eus en 1783; j'avois espéré qu'il suffiroit, pour me guérir, d'observer un régime, de prendre beaucoup de boissons adoucissantes, et de me borner, en fait de

tous les jours, s'il peut les recevoir, deux ou trois lavemens composés de graine de lin et d'amidon, auxquels on ajoute occasionnellement de deux à six grains d'opium. J'alterne ensuite les anodins avec les purgatifs. Celui qui réussit le mieux est la rhubarbe combinée avec $\frac{1}{6}$ de calomel. Lorsque la maladie devient chronique, il faut avoir recours à la décoction de simarouba (N.º 89), ou à d'autres astringens, tels que le diascordium (N.º. 27), ou le café de glands, (N.º. 90) sans négliger les lavemens mucilagineux et anodins. S'il y a quelque crainte de gangrène, le kina en grandes doses est le seul remède sur lequel on puisse compter.

Quoique la dysenterie soit rarement chez nous une maladie contagieuse, il est bon cependant de faire matin et soir des fumigations d'acide nitrique dans la chambre du malade, parce

remèdes, à quelques laxatifs rafraichissans, tels que la pulpe de casse ou de tamarin; mais au cinquième jour, souffrant toujours beaucoup de douleurs et de ténèsmes qui n'aboutissoient qu'à l'évacuation de quelques glaires sanguinolentes, je me déterminai à prendre un denier d'ipécacuanha. Il produisit son effet sans beaucoup d'efforts au bout d'un quart d'heure, et à l'instant je me trouvai parfaitement bien; la fièvre et tous les symptômes de la maladie cessèrent presque subitement et ne revinrent point.

qu'indépendamment de leur pouvoir anti-contagieux, elles ont la propriété de détruire les mauvaises odeurs, et deviennent par là un moyen de soulagement dont le malade et les assistans se trouvent toujours bien.

II^e. CLASSE.

Des NEUROSES, ou maladies nerveuses.

La seconde classe des maladies comprend les *maladies nerveuses* (*Neuroses*), qui affectent les organes de la pensée, du sentiment et du mouvement à leur origine, et dont le siège est supposé dans le cerveau, le cervelet ou la moëlle épinière.

On les distingue en 4 ordres :

I. Les maladies *comateuses* (*comata*), dont le principal caractère est une suspension complète, ou une grande diminution de la faculté d'exécuter les mouvemens volontaires, accompagnée d'un assoupissement profond, qui ôte en même temps tout sentiment.

II. Les maladies *atoniques* (*adynamiæ*); consistant dans une grande diminution des mouvemens involontaires, qui servent à l'exercice des fonctions animales, vitales ou naturelles.

III. Les maladies *spasmodiques* (*spasmi*), qui se manifestent par des mouvemens irréguliers dans les organes de ces fonctions.